

Humbert JACOMET

Pèlerin du Moyen Âge et pèlerin d'aujourd'hui Raison et déraison du pèlerinage

« À loi de pèlerin, de cors et de façon
L'escharpe avoit au col, en la main le bourdon. »

CES vers de la Chronique rimée de Du Guesclin campent à merveille la silhouette du pèlerin médiéval. Sac et bâton sont les signes par l'imposition desquels un chrétien, homme ou femme, roi ou manant, embrasse la condition de pèlerin pour un temps donné. En effet, l'Église et, par elle, la société accordent au « marcheur de Dieu » un statut particulier¹. Mais ce statut et les privilèges qui lui sont attachés, n'ont d'efficace que parce qu'au-delà de la place faite au pèlerin, le pèlerinage et le « saint voyage » qui en est l'expression, ont un sens reconnu et accepté de tous.

On ne peut donc rappeler ce qu'est la *Lex peregrinorum*, sans évoquer ce qui, dans la vie de l'Église, la fonde et légitime. A ce compte, il est probable que l'expérience séculaire du pèlerinage chrétien dans ses multiples aspects rencontre les interrogations d'aujourd'hui. Plus que la nostalgie d'une démarche désuète, le désir de remettre ses pas dans celui des anciens, qu'expriment tant de récits contemporains, révèle peut-être une

1. Cette expression est empruntée au livre du Professeur P.-A. Sigal : *Les Marcheurs de Dieu, pèlerinages et pèlerins au Moyen Âge*, Paris, A. Colin, 1974.

dimension fondamentale du pèlerinage, par quoi les générations se rassemblent en un lieu consacré, préfiguration de la Communion des saints, où la conversion personnelle se nourrit de la mémoire et de l'espérance d'un peuple, que ce lieu fasse signe au village voisin, mobilise la proche cité, ou convoque les nations oubliées et dispersées.

1. La condition du pèlerin

Les historiens du droit ont souligné l'extrême hétérogénéité des règles qui composent, au Moyen Âge, la *Lex peregrinorum*¹. Il n'existe, du reste, aucun traité qui en réunisse la matière. Ce fait tient à la diversité des sources auxquelles les juristes ont recouru sous la pression des circonstances. Il est donc remarquable que le pèlerin ait su éveiller la sollicitude du législateur.

À dire vrai, c'est à sa vulnérabilité qu'il le doit. Point n'est besoin d'épiloguer sur les multiples obstacles qui peuvent surgir devant lui, qu'ils entravent son chemin, qu'ils accusent son infériorité d'étranger, qu'ils touchent à son alimentation, à son sommeil hasardeux, à sa bourse convoitée, à la précarité de sa santé ou à sa personne même que menacent l'arbitraire et la ruse. Non seulement, il risque sa vie, mais mort, on s'arrache sa défroque. Peu à peu, on admet qu'il puisse tester et élire sépulture. A ces épreuves redoutables, canons des conciles provinciaux, décrétales pontificales, statuts épiscopaux, lois séculières, coutumes laïques et règlements municipaux s'efforcent de remédier en édictant d'innombrables prescriptions, de façon à ce « *que partout où il aille, le pèlerin rencontre la paix* », ainsi que le veulent les Coutumes de Bigorre².

Au-delà du pittoresque et du tragique des situations, ce qui importe ici, tout en sachant qu'il y a loin de la règle à la réalité, c'est de constater que le fait du pèlerinage a « contribué à rompre l'isolement juridique qui est la caractéristique des sociétés du premier Moyen Âge ». Les pèlerins ont répandu

1. Cf. H. Gilles, « *Lex peregrinorum* », dans *Le Pèlerinage*, in *Cahiers de Fanjeaux*, 15, Toulouse, Privat, 1980, p. 161-189.

2. « *Peregrini pacem ubicumque habeant* », article 24, éd. Fourgous, 22.

dans l'Europe entière « les principes juridiques nouveaux qui formeront la base de ce *jus commune* grâce auquel les relations entre les hommes seront, au cours des siècles à venir, facilitées et élargies »¹. Du coup cette remarque jetée en 1836 par un auteur anonyme acquiert un peu de crédibilité : « Des hommes isolés, la plupart mendiants, demi-nus, sans autres armes que le pauvre bâton qui soutenait leur marche, ont fait autant pendant plusieurs siècles, pour la cause du genre humain, que la Rome des Brutus et des César et toutes ses gloires sanglantes² ».

Mais comment devient-on pèlerin et qu'est-ce qui vaut à ce pauvre hère tant d'égards ?

Toutes sortes de mobiles du plus louable au plus inavouable assiègent sans doute l'esprit de celui qui songe à quêter les suffrages des saints. Mais du jour où son aspiration se concrétise et qu'il se décide à partir au lieu qu'il s'est fixé, sa résolution revêt la forme publique et contraignante du vœu. L'acte de pèlerinage n'a de valeur que par cette obligation librement consentie. Dès lors qu'il s'est déclaré, le pèlerin aurait beau différer son départ, il ne se possède plus. Il est devenu l'homme d'un autre. Il appartient à ce saint ou à ce Dieu auquel il s'est voué en promettant le « saint voyage ». Respectueuse de la foi donnée, l'Église entoure le départ de l'impétrant d'une cérémonie idoine. L'homme médiéval peut bien sentir en lui un appel, une inquiétude, il ne saurait s'autoproclamer pèlerin. C'est l'Église qui lui reconnaît cette qualité et en rend l'accomplissement possible. Elle seule, en vertu du pouvoir conféré par le Christ aux Apôtres, a faculté de lier ou délier la volonté de celui qui s'est engagé, comme seule elle est habilitée à sonder les reins et les cœurs, à discerner ce qui est licite et ce qui ne l'est pas³.

À l'instar de la chevalerie ou de la profession monastique, l'entrée dans la voie du pèlerinage revêt la forme d'une prise

1. Cf. H. Gilles, *op. cit.*, *supra*, p. 178.

2. Cf. « Les pèlerins du Moyen Age », dans *Le Magasin pittoresque*, t. IV, n° 44, octobre 1836, p. 350.

3. Le droit canon autorise le rachat ou plus exactement la commutation d'un vœu. Mais les vœux de Rome, Jérusalem et Saint-Jacques, pèlerinages majeurs, sont des cas réservés au pape, en raison de leur importance.

d'habit : l'*Assumptio perae et baculi*. Le candidat reçoit solennellement des mains du prêtre les insignes de sa nouvelle condition¹. Ces *signa peregrinationis* sont le sac et le bâton, enseignes visibles de l'itinérance qui va désormais rythmer son existence. Pour mieux marquer la rupture, le droit coutumier y ajoute le *convoi* aux limites de la paroisse, avec croix, bannière et eau bénite. Ainsi le pèlerin est-il retranché des siens en vertu d'un rituel analogue à celui qui isole le *mesel* atteint de lèpre. Le bourdon et la besace lui sont ce que la cliquette et les gants sont au lépreux ou l'épée et les éperons au chevalier.

Mais à la différence du mal inexorable qui transforme celui qu'il touche en une vivante grimace de la mort, la rupture, dans le cas du pèlerinage, conserve un caractère volontaire et temporaire. Cependant, le pèlerin n'ignore pas qu'il s'expose aux hasards de la route. C'est pourquoi l'Église l'invite à mettre sa conscience en règle en dressant son testament. Ainsi, non seulement le pèlerin aliène en quelque sorte sa liberté par le vœu qu'il prononce, mais les actes par lesquels il se dispose à partir, achèvent de le dépouiller de lui-même. En contrepartie, ses proches et, par extension, la communauté paroissiale se constituent témoins de son engagement. L'Église dont la discipline définit et sanctionne la démarche du pèlerinage, se porte garante de son sérieux et de sa légitimité en lui assignant pour but les *Limina apostolorum* ou tout autre lieu consacré. Mieux, elle se réserve le droit d'ouvrir au pénitent le trésor des grâces dont elle est dépositaire et l'exhorte à y puiser en autorisant l'instauration de Jubilés, « Années d'or » ou de Rémission².

Ainsi, l'errance à laquelle se condamne le pèlerin trouve-t-elle une compensation dans la sauvegarde que les lois humaines

1. « La prise régulière des insignes est indispensable à l'application effective de la *Lex peregrinorum* » (cf. H. Gilles, *op. cit. supra* p. 171 ; et F. Garrisson, « A propos des pèlerins et de leur condition juridique », dans *Mélanges Gabriel Le Bras*, t. II, Paris, 1965, p. 1165-1189).

2. Le jubilé médiéval a sa source dans l'indulgence de croisade. Celui de Saint-Jacques apparaît au XIV^e siècle, à l'instar du jubilé romain. Il a lieu chaque fois que la fête de l'apôtre, célébrée le 25 juillet, tombe un dimanche. Sa périodicité – en moyenne 4 fois chaque 25 ans, selon un intervalle régulier de 6, 11, 6 et 5 ans –, atteste la grande popularité de ce pèlerinage (cf. J. Fontaine, *Compostelle*, Revue du C.E.C., n° 2, Paris, 1993-96, p. 4-12).

et divines lui assurent et une récompense dans la plénitude des indulgences qu'elles lui octroyent. Non seulement, il est muni de lettres dimissoires s'il est tonsuré, et, simple laïc, se voit recommandé à la charité des fidèles, mais il lui est loisible d'obtenir des saufs-conduits qui le mettent en la main des puissants. Le pèlerin n'est donc pas totalement livré à lui-même pour autant que le droit des pauvres que s'efforcent de garantir la Paix de Dieu, puis, la Paix du Roi, soit respecté.

2. La vocation de pèlerin

C'est ce contexte qui explique la rigueur avec laquelle l'Église traite le pèlerin. À ses yeux celui-ci est un pénitent et le pèlerinage prend visage de Pardon. « *Via peregrinalis res est optima sed angusta* », dit le *Liber Sancti Jacobi*. Le caractère afflictif et expiatoire du pèlerinage, qu'il soit entrepris *orationis causa, pro voto* ou *ex poenitentia*, assumé volontairement ou imposé, justifie sa présence dans l'arsenal des peines infligées par les tribunaux civils et ecclésiastiques. L'oraison qui accompagne la bénédiction du sac et du bâton insiste sur ce point. Les instruments bénits du pèlerinage apportent au pèlerin le soulagement et la consolation qui lui sont si nécessaires¹. L'homme étant un loup pour l'homme, il n'est pas exclu qu'il ait à se servir de son bâton comme d'une arme, alors même que sa besace ne lui dispense qu'une maigre pitance. Le sermon *Veneranda dies* qui s'adresse aux pèlerins rassemblés sous les voûtes de la basilique de saint Jacques, à la vigile de sa fête qui tombe le 25 juillet, n'en fait pas mystère. A ses yeux la « *pera* » est le symbole de la mortification et la « *crousille* » dont se pare le jacquet en mémoire de l'Apôtre et en action de grâce pour l'heureuse issue d'un si long voyage, n'exprime pas autre chose que le double commandement de la charité².

1. « *Accipe hanc peram, signum peregrinationis tuae, ut bene castigatus et salvus et bene emendatus pervenire merearis ad limina sanctorum...* » Cette formule du Pontifical romain est reprise dans le sermon *Veneranda dies* (cf., Biblio. n° 2, p. 361, notes 50 et 52; et C. Vogel, « Le pèlerinage pénitentiel », dans *Revue Sc. Relig.*, 38, 1964, p. 113-153).

2. Cf. H. Jacomet, « Le bourdon, la besace et la coquille », *Archéologia*, n° 258, juin 1990, p. 42-51; et Biblio. n° 2, p. 362, notes 55 et 56.

Mais l'ennemi le plus redoutable reste encore le démon qui sème à plaisir embûches et tentations. C'est contre lui que le pèlerin doit se prémunir. Plus prosaïquement, Philippe de Beauvoir lui conseille d'éviter les mauvaises compagnies et de se garder des tavernes mal famées, surtout s'il s'y laisse entraîner par simple curiosité ou naïveté¹. L'Église est si consciente des périls qu'il encourt, que, chaque dimanche, le curé ou son vicaire ne manque pas d'attirer l'attention des fidèles sur le sort du pèlerin, à l'occasion de ces fameuses « prières du prône » que chacun reçoit dans sa propre langue². L'assemblée se rend ainsi participante de ses mérites. Mieux, à travers la pratique des œuvres de miséricorde, l'Église incite à accueillir, nourrir et vêtir le pèlerin. Ce conseil fut si bien entendu que la plupart des routes qui menaient aux grands sanctuaires de la chrétienté furent jalonnées d'hospices destinés à héberger, sustenter et réchauffer les pauvres de Dieu.

Ainsi, le pèlerinage apparaît-il comme une véritable institution. Le fait est qu'il eût été vain de chercher à protéger le pèlerin sans offrir à sa peine le soutien efficace d'un réseau d'assistance. Mais ce qui fait alors l'intérêt et le prix attaché à son état, c'est l'iconographie qui le révèle. Dès le XI^e siècle, le marcheur de Dieu avec ses attributs familiers s'immisce dans la scène des pèlerins d'Emmaüs. Le Christ surtout, l'Étranger – *Peregrinus* du texte évangélique, exhibe la « *pera* », sur laquelle broche parfois la coquille (Silos). Un peu plus tard l'irruption des insignes du pèlerin sur le vêtement de saint Jacques, ne marque pas seulement l'émergence du sanctuaire de Compostelle. C'est l'ascèse même du pèlerinage, chemin de rédemption, que le pêcheur de Galilée assume au sein du collège apostolique. Nul doute que cette innovation ne trahisse une intention hautement didactique et pastorale. En incarnant le pèlerinage, l'apôtre qui fut le premier à boire la coupe d'amertume, en marque aussitôt l'irréductible exigence de sainteté. Jacques le Majeur est désormais l'avocat des pèlerins.

Mais le témoignage de l'iconographie va plus loin encore. II

1. Cf. *Coutumes de Beauvaisis*, éd. A. Salmon, t. II, Paris, 1970, n° 1963.

2. Cf. H. Jacomet, « P. Plumé, G. Mureau, J. Piedefer, chanoines de Chartres, pèlerins de Terre Sainte et de Galice », dans *Bull. Soc. Archéol. d'Eure-et-Loir*, n° 48, 1996, p. 25.

dit l'espérance du pèlerin mieux qu'aucun texte ne le fait. Au linteau de Saint-Lazare d'Autun les élus se dressent au son de la trompette du Jugement. De même que le moine a gardé la bure du renoncement, deux pèlerins harassés arborent le sac de leur douloureuse odyssée. L'un porte la croix de Terre Sainte, tandis que sur l'autre s'arrondit la radieuse coquille de Galice. Que conclure ? Sinon que la fidélité à la promesse vécue pour le Christ mérite au « paulmier », au « roumieux » et au « jacobipète » une égale rémission. Car le Christ ressuscité attire tout à lui. A Saint-Jouin, de Marnes, le double file des pèlerins processionne vers Marie, universelle médiatrice, qui se tient sous la Majesté du Verbe incarné. Même superposition du créateur et de l'intercesseur au Portail de la Gloire à Compostelle, à la Madeleine de Vézelay où le Précurseur montre l'Agneau, et ailleurs. Mieux, en pays rhénan, saint Jacques, assis ou debout parmi les apôtres assesseurs du souverain Juge, serre dans ses bras les bourdons et les besaces de ceux qui ont accompli son chemin. Pour rares que soient ces figurations, elles n'en sont pas moins éloquents. Plus tard, les pèlerins de Galice aimeront à se faire représenter blottis au pied de l'apôtre dont ils sont venus quêter le pardon. Transis, le regard extatique, ils fixent l'au-delà, car celui qu'ils contemplent dans sa majesté siège à la droite du Rédempteur. Plus qu'un souvenir ou un ex-voto de pèlerinage, ces « images » anticipent la gloire future. Rien ne montre mieux la portée eschatologique du pèlerinage¹. « *Le pèlerin*, dit saint Bernard, *aspire à sa patrie* » et celle-ci n'est autre que le ciel.

Il est donc arbitraire de considérer l'*Ordo peregrinorum* indépendamment du climat religieux qui l'inspire. On sait combien, loin d'offrir une vision intemporelle, les grands portails romans opposent aux abus du XII^e siècle une réponse incisive². Mais l'idéal du pèlerinage médiéval tel qu'on peut l'entrevoir, est-il autre chose qu'une utopie ? N'est-il pas à tous moments piétiné et bafoué par les guerres et les calamités ? Peut-être ne connut-il pas d'assauts plus furieux qu'au temps

1. Cf. P. Béguerie, *Le Saint Jacques de Gueberschwihr*, Colmar, Musée d'Unterlinden, 1993, p. 32-36.

2. Cf. M. Durliat, « L'apparition du grand portail roman historié dans le Midi de la France et le Nord de l'Espagne », dans *Les Cahiers de St-Michel de Cuxa*, n° 8, juin 1977, p. 7-24.

des Réformes. Pourtant, bien qu'elles aient semé la ruine et la désolation jusque dans les sanctuaires, ni la grande peste, ni la guerre de Cent Ans, ni les Réformes, pas même les Révolutions du XIX^e siècle, n'ont tari le flot des pèlerins, si bien que nul n'est dispensé de s'interroger sur cette déconcertante persistance.

La conception médiévale du pèlerinage était solidaire de la chaîne des fondations qui assurent au pèlerin sa subsistance et parfois un maigre pécule. Or ces fondations, absorbées avec les maladreries par le système de l'Hôpital général, cessent d'exister en France à la fin du XVII^e siècle, tandis qu'elles survivent en Italie et en Espagne jusqu'au début du XIX^e siècle. La disparition de ce réseau d'assistance n'a-t-elle pas été plus dissuasive que les brimades et les arrestations autorisées par les édits royaux ? En outre, l'aide apportée aux humbles par ceux que favorisent la naissance ou la fortune, manifestait l'existence d'un consensus¹. Au XVI^e siècle, Greffin Affagart, pèlerin de Terre Sainte, souligne fortement en quoi la désaffection des grands est préjudiciable aux petits. « *Il souloyt aller (au voyage de Terre Sainte) grant multitude de personaiges d'estat, comme evesques, abbez, ducs, comtes, barons et autres personnes d'estoffe, lesquelz deffroyent le navire, écrivait-il en 1533, et par ainsi les petitz passoient à meilleur marché et plus facilement*². La fracture sociale aggravée en France par la grande Révolution n'est donc pas étrangère à la progressive extinction de ces courses lointaines. Mais que surgisse le chemin de fer, et aussitôt l'élan ressuscite sous son double aspect collectif et migratoire !

Ceci revient à dire que le pèlerinage médiéval est à l'image d'une société. De fait, celui-ci perdure peu ou prou autant qu'elle, c'est-à-dire pratiquement jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Mieux, il résiste à l'épreuve de la persécution ou de l'indifférence, et surmonte division et contradictions comme le montre sa survie au XVI^e siècle comme sa renaissance au

1. Cf. Biblio. n° 3, p. 141-143.

2. « Si les princes et autres seigneurs chrestiens ne retournent à leur dévotion première, le voyage est en péril d'estre perdu » (cf. J. Chavanon, *Relation de Terre Sainte*, Paris, 1902, p. 20-21).

XIX^e siècle¹. Mains bourdons et besaces sculptés sur la tombe du pèlerin ou sur le linteau de sa maison ne sont pas antérieurs aux XVI^e et XVII^e siècles. Fleurissent alors nombre de croix de cimetière et de chemin, au fût orné du bourdon qu'accoste tantôt la coquille de saint Jacques, tantôt les clés de saint Pierre². Ceux qui les firent ériger n'avaient pas tous lu dans *Le Pèlerin de Lorette* que le bourdon signifie « l'amour de la Croix »³. En revanche, ils avaient sans doute en mémoire ce couplet de la *Chanson du Devoir des Pèlerins* qui invoque « le bâton d'espérance/Ferré de charité/ Revêtu de constance/ D'amour et chasteté »⁴. A la même époque, il n'est pas rare de lire, dans tel registre paroissial, le récit émouvant du départ de pèlerins après la bénédiction et la conduite rituelle aux limites du terroir, là où se dresse parfois une de ces croix dites « Croix aux Pèlerins », ou « Croix de Saint-Jacques ». Le curé s'en rapporte volontiers à la coutume. Pourquoi s'en priverait-il quand la plupart des rituels diocésains lui exposent le cérémonial de la bénédiction, assaisonné d'un luxe de psaumes et d'oraisons diverses ? Au retour, le pèlerin exténué est reçu aux accents du *Te Deum*⁵. La tradition semble n'avoir jamais été aussi vivace. Il existe d'ailleurs en plein siècle des Lumières, de ces confréries qui impriment des « *Manuels* » et se chargent de rappeler à leurs membres le bon usage du pèlerinage et la manière de s'y comporter. Comme les puissants du jour négligent quelque peu le parrainage de ces associations, qu'ils avaient autrefois brigué, et que le curé regarde d'un mauvais œil la frivolité de ces pèlerins, au reproche de « dévotion mal entendue » des Encyclopédistes succède bientôt le concept de « religion populaire » qu'on voit poindre sous la plume de l'historien justement consterné par l'extraordinaire sursaut du XIX^e siècle.

1. Cf. P. Pierrard, « La Renaissance des pèlerinages au XIX^e siècle », dans Chelini-Branthome, *Les Chemins de Dieu*, Paris, 1982, p. 295-343.

2. Cf. H. Jacomet, « Le pèlerin et la mort », *Archéologia*, n° 328, novembre 1996, p. 36-45.

3. Cf. L. Richeome, S.J., *Le Pèlerin de Lorette*, Paris, 1604, p. 161.

4. Cf. C. Daux, *Les chansons des pèlerins de Saint-Jacques*, Montauban, 1899, p. 35, couplet n° 6.

5. Sa « revenue » suscite d'ailleurs une forte émotion. Lorsque Jean de Tournai arrive en vue de sa ville, à la Noël 1489, le marché se vide et la foule se porte à sa rencontre.

3. Folie du pèlerinage

Il conviendrait toutefois de s'interroger sur ce que signifie cette expression appliquée à une forme de dévotion qui a la vie si dure qu'on pourrait bien la croire douée de pérennité. « Populaire », si l'on entend par là que le pèlerinage est l'apanage des humbles et qu'il traduit un mode de spiritualité inférieure, il semble qu'on se méprenne, car il fut un temps où tous s'y portaient avec ferveur. Et chaque fois qu'une nouvelle flambée se produit, l'unanimité qu'elle suscite est aisément vérifiable. « Populaire », l'expression est fort juste, en revanche, si elle s'entend de la dévotion commune à tout un peuple, le peuple chrétien. Le Dieu de la Révélation n'est-il pas le Dieu d'Abraham auquel il fut donné de voir la Terre promise, d'Isaac et de Jacob, le Dieu qui guida nos Pères dans le désert ?

Peut-être est-ce à la lumière de cette intuition qu'il faut interpréter la relation au passé qui exprime dans nombre de carnets de route contemporains cette incurable référence à la tradition qu'on alléguait autrefois. Avant d'en conclure à une « muséalisation » du pèlerinage qui tend à écarter des réalités et, partant, de toute religion véritable, celui qui s'aventure sur cette voie¹, il convient de se demander s'il n'y a pas là l'expression d'une aspiration qui ne s'exacerbe que parce que toute satisfaction lui est refusée dans le contexte propre de notre temps, ou plutôt parce que c'est là l'unique moyen de traduire une expérience qui ne trouve pas à se communiquer autrement.

Il serait, en effet, fort oiseux de se pencher sur le Moyen Age si celui-ci n'avait rien à nous apprendre. Il n'y a pas d'archéologie qui n'autorise une prospective. L'homme ne s'intéresse à son passé qu'autant qu'il cherche son avenir. Et cela est combien plus vrai en chrétienté, où les prédécesseurs dans la foi sont des frères. Or, à prendre les choses sans

1. Aussi bien, qui dit « *religare* », dit « *relier* ». Sur le rapport au passé et le concept de « *muséalisation* », cf. P. Post, « Le pèlerin moderne. Un rite chrétien entre tradition et (post)modernité », dans *Concilium, Le Pèlerinage*, n° 266, septembre 1996, p. 18-22.

nuance, il n'y a guère de place pour le pèlerinage dans un monde libéré de la Révélation par la mort de Dieu. L'homme actuel est d'autant plus porté à se chercher des racines qu'il se sent et s'éprouve seul. L'économie et la politique, qu'elles soient libérales, capitalistes ou dirigées d'autre façon, n'ont cure de sa destinée. La société de consommation flatte l'individu en cultivant ses appétits. Quant à la tentation du philosophe, elle est de penser que l'homme ne se tient que de lui-même et qu'en cela réside sa véritable grandeur.

Qu'il prenne tout à coup à cet homme guetté par le vertige de l'absurde, l'envie de se soustraire à cet ordre de choses en se faisant pèlerin, s'il réussit à franchir le pas, quelles que soient les raisons pertinentes ou impertinentes qu'il se donne de le faire, il éprouve alors confusément qu'il rompt avec ce qui le tient enfermé¹. De là son trouble, une fois jeté sur la route. Même si son « itinéraire culturel » est soigneusement verrouillé, un orage ne suffit-il pas à balayer le garde-fou de ses repères²? Or comment exprimer la dérégulation qui est bientôt la sienne, hors de toute tradition religieuse? Privé de ce fil d'Ariane, il ne peut vivre son équipée qu'en référence à l'Histoire. Que celle-ci soit idéalisée, galvaudée ou théâtralisée, peu importe. C'est ce qu'il a lu, entendu et, par conséquent, croit être. Il peut bien imaginer qu'il se joue le film de son errance. Il n'empêche que c'est lui qui marche et pas un autre. Au rythme des pas, c'est l'écheveau de son histoire qui se dénoue et se recoud, et non l'Histoire.

Fermant tout échappatoire, une expérience achève de le déconcerter tout en le restituant à lui-même, c'est la constatation que son rapport à autrui a changé. Les rencontres imprévues acquièrent une résonance insoupçonnée. Peu à peu se tisse une insolite solidarité avec le compagnon d'hier, celui d'aujourd'hui et de demain. Il a beau être seul, il ne se sent

1. *La Chanson du devoir des pèlerins* ne dit-elle pas : « Avant que je m'en aille, Il faut penser à moi ; Je romprai la muraille, Qui me retient en moi : C'est le temps de l'offense, Où je suis renfermé, Tant que par pénitence, Sois en bien confirmé » (cf. C. Daux, *op. cit. supra*, p. 35, couplet 3).

2. Le 23 octobre 1987, le Conseil de l'Europe a proclamé les chemins de St-Jacques « itinéraire culturel européen » (cf., *Un avenir pour notre passé*, n° 32, 1988, p. 1-27).

plus tel. Certains même éprouvent à leurs côtés d'impalpables présences. Que se passe-t-il? Insensiblement, l'individu renoue avec l'humanité qui est en lui. Le voici devenu « pèlerin comme ses pères »¹. Replacé dans la chaîne des générations, il se découvre fils et frère. De même que les anciens l'ont précédé sur ce chemin, il sait que d'autres à leur tour prendront le bourdon. Une perception nouvelle s'aiguise au fil du chemin. Il est désormais en famille, et toute la laideur du monde ne suffirait pas à l'en dissuader². Il se peut qu'au retour pareille expérience l'éloigne encore d'un monde occupé de lui-même comme son unique ressource. Le pèlerin a désormais faim et soif d'autre chose. Revenu parmi les siens, rien n'a changé en apparence, si ce n'est que le sillon ouvert en lui par la route, continue de se creuser à son insu.

Évadé de la vie quotidienne, agressé et sans doute quelque peu marginal, comment le pèlerin moderne, qu'il soit chrétien ou non, ne chercherait-il pas à expliquer, voire à justifier ce qu'il pressent? Le recours à l'histoire, qui n'est pas nécessairement entaché de passéisme, n'est-il pas le seul moyen dont il dispose pour se situer? Ne lui offre-t-il pas un champ idéal pour affronter ou conjurer l'inavouable, cette foi dont le spectre l'effraie et qui gît au fond de lui-même comme un cadavre? Car, à ses yeux, une différence irréductible le sépare de son homologue médiéval hypostasié. C'est que ce dernier, eût-il été le pire des gueux ou des larrons, cheminait vers le paradis. En un mot, il avait la foi, lui, tandis que le pèlerin moderne l'a irrémédiablement perdue, du moins le croit-il. Il marche comme un exilé au milieu des ruines d'un passé dont le présent ne parvient pas à effacer la ride. Aussi, le dialogue qui se noue avec ce prédécesseur si proche et si

1. « *Pèlerins comme nos Pères* », titre d'un ouvrage collectif, paru, en 1950, aux éditions de la Tourelle. En 1884, par la Bulle « *Deus omnipotens* », le pape Léon XIII invite « les chrétiens à entreprendre de nouveau des pèlerinages » au tombeau de saint Jacques : « *quemadmodum maiores nostri facere consueverunt* » (A.S.S., 17, 1884, p. 269).

2. Cette curieuse transformation est le premier pas de la conversion par lequel l'homme découvre en lui une dépendance plus intime que lui-même, avant de s'éprouver créature et bientôt, régénéré par le baptême, enfant du Père.

lointain, au gré des monuments et des paysages qui portent sa marque, cache mal une blessure qui est la souffrance propre du pèlerinage. Certes, il est des joies, mais leur enivrement avive la déchirure. Le pèlerin moderne clopine. Il se sait en porte à faux. Plus tout à fait randonneur, pas encore pèlerin – peut-être même ne réussira-t-il jamais à le devenir –, il est doublement « décalé ».

Le curieux en la circonstance, est que ce « décalage », cet « anachronisme » du pèlerin vis-à-vis de lui-même et des autres, n'est peut-être pas le privilège exclusif des modernes. Il y a apparence que ceux d'antan qui s'accoutraient d'étrange façon, vivaient une expérience analogue. La preuve en est dans les moqueries et les vexations qu'ils s'attiraient. Mais, à leurs yeux, le costume dont ils s'affublaient, était un legs de la tradition. Ils n'auraient pu le désavouer sans s'en exclure. A Saintes, en 1489, on suggère courtoisement à Jehan de Tournai qui revient de Jérusalem et de Compostelle, d'ôter la croix rouge qu'il porte cousue à son vêtement, de peur qu'on ne le prenne pour un Anglais¹. Remontant plus haut, on ne serait pas étonné que le pèlerin médiéval ait éprouvé plus fortement encore ce « décalage » à l'égard de ceux qui l'entouraient. N'avait-il pas fait ses adieux au monde à la faveur de son testament? Ne serait-ce pas ce qui explique cette aptitude particulière à dévoiler les pensées secrètes et à communiquer avec les morts que lui prête la mentalité d'alors, et pour tout dire la sacralité ambivalente de son personnage honni et adulé?

4. L'heure de grâce

D'où procède ce « décalage », cet « anachronisme »? N'est-il pas la rançon du pèlerinage, le prix de l'évasion? Car, qu'il le veuille ou non, celui qui est parti, est entré dans un autre temps². Or qu'est ce temps sinon celui du retour à

1. Cf. *op. cit.*, *supra*, note 13, n° 49, 1996, p. 20-21. Le symbole, en l'occurrence la croix du « *crucesignati* », n'est plus compris du fait de la guerre contre l'Anglais.

2. De même, au moment du départ, il affronte un autre espace. La passion avec laquelle le pèlerin actuel revendique la trame des itinéraires

la maison du Père, le temps de la conversion et de la miséricorde auquel fait allusion la *Chanson du devoir des pèlerins* et dont la nostalgie du passé n'est que le paravent? Si rien ne vient éclairer la conscience du pèlerin moderne, comment peut-il déchiffrer ce qui le travaille? Ce rôle missionnaire n'incombe-t-il pas à l'Église¹? Qui d'autre qu'Elle a autorité et charisme pour dire au pèlerin contemporain que l'Étranger qui chemine en lui, n'est autre que le Christ?

C'est l'expérience bouleversante que traduit le récit des pèlerins d'Emmaüs. « *Notre cœur n'était-il pas brûlant, tandis qu'il nous parlait*²? » Or que raconte l'Étranger aux disciples désarmés, sinon l'Exode, la Loi et les Prophètes, tout ce qui était annoncé et qui ne cesse de se réaliser au plus profond de chacun? Que cette expérience soit la clé du pèlerinage, c'est ce que prouve l'usage qu'en a fait l'iconographie médiévale. Cette rencontre n'illumine-t-elle pas à son tour le déracinement contemporain? En interrogeant le passé et la tradition, qu'attend, qu'espère le pèlerin moderne si ce n'est recueillir quelques miettes tombées de la table d'Emmaüs, dont il retrouve le symbole à chaque halte? Qui saurait mieux parler au cœur que Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie?

C'est au lieu fort – « *castellum* » –, nommé Emmaüs, à l'auberge, étape du soir, que tout se dénoue et qu'à la fraction du pain les yeux des disciples se dessillent. Aussitôt, ils s'en retournent à Jérusalem et rapportent tout à Pierre, au

anciens, n'est-elle pas symptomatique du besoin de réserver un espace au pèlerinage? Que cette appropriation soit dépourvue de fondement historique, importe peu. Au Moyen Âge, le processus fut inverse, semble-t-il. La puissance des lieux consacrés était telle, qu'elle investissait et captait le réseau des chemins.

1. C'est à un tel souci que répond la « Lettre pastorale des Évêques du chemin de St-Jacques en Espagne », intitulée : « *El Camino de Santiago. Un camino para la peregrinacion cristiana* ». Onze évêques et archevêques y ont souscrit, à Santiago, le 24 juillet 1988 (cf., *Peregrino*, n° 4-5, octobre 1988, doc. p. 1-6).

2. C'est proprement l'œuvre de Dieu que de convertir nos cœurs de pierre en cœur de chair. L'eau que saint Jacques, nouveau Moïse, fait sourdre des rochers de Padron où il souffrit persécution, est la parabole de cette conversion (Monte Santiaguino).

Cénacle. De même, c'est dans le sanctuaire que l'épreuve du pèlerinage s'achève et se transfigure. Ce qui s'y passe est étrange. Venu au lieu Saint au terme d'une longue marche, le pèlerin n'y accède vraiment que s'il se rend et se présente à Dieu comme un enfant¹. Nos pères n'obtenaient la « Compostella » qu'après s'être confessés et avoir communié. Il arrive que l'homme d'aujourd'hui, incapable de pleurer, esquive la rencontre, tourne autour du pot et reparte déçu, gardant pour lui sa peine et sa blessure. S'il entre, l'émotion qui l'étreint ne lui laisse pas davantage le loisir d'y voir clair. Tel un somnambule, suspendu au-dessus de lui-même, il titube. Il a hâte de repartir, il se sent perdu dans la foule. S'il accomplit les rites du pèlerinage, il ne les comprend pas davantage. Si ce n'est qu'il a touché au but, le pèlerin n'a fondamentalement rien à dire du sanctuaire tant il craint de s'y brûler. La difficulté qu'il éprouve à parler du saint lieu est celle-là même qui le laisse interdit, au seuil de la Maison du Père, car l'inquiétude du chemin s'abolit dans la paix du Très-Haut².

L'expérience du pèlerin médiéval prend ici un tour radical³. À la vue de la Montjoie, la terre se dérobe sous ses pas. Dans l'exaltation son orgueil se brise. Les larmes qui l'inondent, charrient la poussière du chemin et l'impureté de son âme⁴. Parvenu *ad Limina*, il n'a qu'un désir, mourir. Hormis la mort, qu'est-ce qui pourrait lui donner la certitude d'être exaucé? Les portes de la basilique, ouvertes jour et nuit, le scintillement du luminaire, tout exprime à ses yeux la

1. L'offrande et l'oblation du pèlerin médiéval ne sont-ils pas le signe tangible de cette attitude intérieure?

2. Le Moyen Âge se plaisait à environner l'autel d'anges juchés sur des colonnes d'airain. Le silence qui enveloppe le sanctuaire est celui de l'adoration.

3. Cf. E.-R. Labande, « *Ad limina* » : le pèlerin médiéval au terme de sa démarche, dans *Mélanges offerts à R. Crozet*, Poitiers, 1966, p. 283-291.

4. A « deux milles » de Saint-Jacques, le pèlerin lave les souillures de son corps dans le ruisseau qui porte le nom expressif de « *Lava colla* » (cf. J. Vieillard, *Le Guide...*, 5^e éd., Paris, 1990, § VI, p. 16-17). En Terre Sainte, les pèlerins se baignent dans les eaux du Jourdain (cf. E.-R. Labande, « Recherches sur les pèlerins », dans *Cahiers de Civ. Méd.*, n° 3, 1958, p. 341-2).

plénitude de la grâce et de la jubilation. L'église ne tend-elle pas à être l'exact reflet de la Jérusalem céleste ? Les *mirabilia* que le pèlerin moderne admire consciencieusement et le *botafumeiro* qui, à Compostelle, lui coupe le souffle, ont exactement cette fonction. Ils sont la métaphore de la grâce et du ravissement. L'indicibilité du Lieu Saint tient à ce que sous sa voûte ou son dôme de pierre, ce n'est plus le pèlerin qui agit, mais Dieu qui opère en lui.

Au Saint-Sépulcre, nonobstant l'épuisement et l'insomnie, tous processionnent des heures entières, psalmodiant à huis clos, sous bonne garde. A Compostelle, on veille l'apôtre, la nuit durant, dans la contrition et les chants, cierge en main. Mais au-delà de l'exaspération de la fatigue et de la maladresse des gestes, – l'attouchement de l'effigie sainte et de sa couronne, ou l'*abbrazo del Apostol* –, l'Esprit infuse ses dons. Mais ce n'est que longtemps après, sur le chemin du retour, que ce miracle ignoré produit ses effets, que les yeux du pèlerin s'ouvrent et que la plaie se referme, car pour être parti un beau matin, il n'est jamais tout à fait revenu et ne sera jamais plus tout à fait le même.

5. Épilogue

Que faire une fois rentré ? Face à cette interrogation récurrente, un chanoine de Compostelle assurait : « L'Église a la réponse. » De fait, Elle l'a d'autant plus que celle-ci repose au cœur de chacun. Sans mot d'ordre ni consigne, certains se font « hospitaliers », l'été, au long du chemin, pour accueillir, écouter, guider. Des refuges peuplent les solitudes et des portes s'ouvrent en pleine ville. Des chapelles écroulées retrouvent un toit. Il n'est pas jusqu'au pèlerinage judiciaire qui ne se surprenne à revivre, dans cette Belgique où le droit communal y eut si souvent recours, mode de réinsertion somme toute plus humain que la prison. Au sein des Associations de pèlerins, le désir d'entrer en confraternité croît insidieusement. Timidement la bénédiction refait son apparition. Tels sont les fruits du pèlerinage.

Le Moyen Âge n'avait-il pas inventé tout cela ? Il y ajoutait même le pèlerinage par procuration qui suscite tant de réprobation ; curieux moyen, il est vrai, d'offrir à plus démuné que soi

la possibilité d'accomplir ce que l'on était incapable ou empêché de faire par la vieillesse, la maladie, ou de trop lourdes tâches¹. Se peut-il que les pèlerins d'antan aient eu les mêmes préoccupations que nous ?

Quiconque se penche sur le pèlerinage, et singulièrement celui du Finistère de Galice, qui a conquis la faveur des contemporains, ne peut manquer d'être frappé d'une chose. A tort ou à raison, Compostelle incarne l'âge de la tradition, alors même que Rome et Jérusalem ont plus de titres à la sollicitude du chrétien. Peut-être cela tient-il à son plus grand « anachronisme », à la saveur archaïque et onirique que lui tisse son auréole de légendes. Abandonné par l'histoire, le « Camino » s'était endormi, fossilisé. Le fait est que ce chemin n'a commencé à revivre que du jour où l'on s'est avisé qu'il ne pouvait être parcouru qu'à pied. Du coup il s'est mis à reverdir et même à bourgeonner. Ses rameaux tendent à couvrir l'Europe comme ils l'avaient fait jadis.

Inchangée, la ville sainte se dresse au terme, immense vigie. La forteresse de son sanctuaire, est au Far-Ouest de la chrétienté médiévale ce que le phare antique de la Corogne est aux confins de la romanité. Incliné vers le couchant, — « *occasum mundi* » —, le pèlerinage à Compostelle est obscurément perçu comme le voyage de la fin des terres, de la fin des temps, de l'accomplissement. « Nous partons à Saint-Jacques pour mourir », avait écrit un prêtre à la poignée de jeunes qui voulaient le suivre, en 1976. Au vrai, si le grain ne meurt, comment portera-t-il du fruit ?

Mais, Compostelle est aussi le pèlerinage la mission, de l'envoi². Son appel ne résonne-t-il pas comme un écho au défi évangélique : « *Allez ! Enseignez les Nations jusqu'au bout du monde ?* » Le *Codex Calixtinus* ne dit pas autre chose, quand, s'inspirant d'Isaïe, il prophétise : « *Posui te in lumen gentibus, ut sis in salutem usque ad extremum terre.* » Par un surprenant jeu de miroir, de même que le pèlerinage n'a pas sa fin en lui-

1. Le 4 mai 1325, en vertu de la Bulle dite des « *pelerins impotens* », les confrères parisiens de Saint-Jacques-de-l'Hôpital avaient obtenu du pape Jean XXII la possibilité de recourir à cet expédient onéreux.

2. Le phylactère de l'apôtre au Portail de la Gloire, porte ces simples mots : « *Misit me Dominus.* »

même et que l'extrémité renvoie au centre, de même Compostelle renvoie à Rome et à Jérusalem. Il n'est pas rare, en effet, qu'une fois rentré chez lui, le jacquet des temps modernes reprenne son bourdon pour se rendre à Rome et à Jérusalem. Cette observation rejoint l'expérience du pèlerin médiéval pour lequel les trois grands pèlerinages de la chrétienté étaient liés aussi indissolublement que le sont la foi, l'espérance et la charité¹.

Humbert Jacomet, né en 1951, marié, trois enfants. Conservateur du Patrimoine (M.H.). Indigne pèlerin de Saint-Jacques, Rome, Assise et Jérusalem. Culte et iconographie de saint Jacques le Majeur. Publications récentes : « Compostelle au XII^e et au XX^e siècles, du mythe à l'utopie », dans *Europe romane – Europe d'aujourd'hui, Revue d'Auvergne*, n° 531, 1993, p. 61-118. « Saint Jacques, apôtre et pèlerin : proximité et distance », dans *L'Image du Pèlerin au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime*, Rocamadour, 1994, p. 331-381. « Culte et Pèlerinage de St-Jacques en France, bilan et perspectives », dans *Pèlerinages et Croisades*, Paris, 1995, p. 80-200. « L'apôtre au manteau constellé de coquilles : iconographie de saint Jacques à la cathédrale de Chartres », dans *Monde médiéval et société chartraine*, Paris, 1997, p. 165-236.

1. Aux yeux de Dante, saint Jacques incarne l'espérance (cf., *Biblio.* n° 3, p. 153, note 271).

François LAGIRARDE : **Pèlerinages et pèlerins en milieu bouddhique theravādin : l'exemple thaï.**

87 Le terme occidental de pèlerinage n'a pas d'équivalent dans le bouddhisme. Les sanctuaires sont pourtant très visités, mais il s'agit de lieux proches des fidèles, destinés à leur ouvrir un champ spirituel de maîtrise de soi et de sortie du corps. Certains ascètes pratiquent apparemment une itinérance sans but, mais qui se comprend comme une technique de méditation sur la nature des êtres, une méthode de déconstruction mentale.

PENSER LE PÈLERINAGE : RELECTURE D'UNE HISTOIRE

Humbert JACOMET : **Pèlerin du Moyen-Age et pèlerin d'aujourd'hui. Raison et déraison du pèlerinage.**

103 Au Moyen Age central, dispositions canoniques et rites de la liturgie concourent à définir un statut du pèlerin, reconnaissance communautaire d'une vocation personnelle. Sur la route d'Emmaüs, le Christ lui-même endosse les attributs du « marcheur de Dieu », et donne sens à sa démarche par delà les siècles.

Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD : **Le renouveau du pèlerinage à l'heure de la Contre-Réforme.**

121 Au temps des réformes, pour répondre à la contestation de l'utilité des pèlerinages, deux Jésuites, Jacob Gretser et Louis Richeome, rédigent chacun un traité en leur faveur. Sur quelles bases s'élaborent cette apologie ? Quelle légitimité leur assigne-t-elle ?

SIGNET

Thomas ŠPIDLIK : **De la prière du corps à la prière du cœur : l'oraison perpétuelle dans la spiritualité russe.**

131 Comment atteindre « l'état d'oraison », comment « prier sans cesse ? » Sans exagérer le rôle des méthodes psychosomatiques, il faut se rappeler que tout le corps doit participer à l'élévation de l'esprit vers Dieu, et qu'ainsi la prière deviendra inséparable de la vie elle-même.

LE PÈLERINAGE

Le pèlerinage catholique n'est pas une obligation de foi, mais il est plus qu'un simple geste répertorié, faute de mieux, dans la fallacieuse catégorie « religion populaire ». Nous vivons dans une géographie spirituelle spécifique, faite de routes mais aussi de lieux saints. Aller en pèlerinage, très loin ou tout près, c'est toujours se tourner vers Jérusalem et l'incarnation du Christ.

Editorial _____

Michel-Yves PERRIN : Des pèlerinages dans le christianisme.

Géographies du pèlerinage _____

Georges CHANTRAINE : La géographie du pèlerinage chrétien.

Olivier CHALINE : Topographie spirituelle et ferveur des fidèles, deux lacunes de la réflexion sur les pèlerinages.

Jacques PERRIER : Jérusalem pour le temps et pour l'éternité.

François ANGELIER : Les écrivains et La Salette.

Jean-Pascal DULOISY : Les ex-voto de Notre-Dame-des-Victoires.

Homo viator? Perspectives anthropologiques _____

Jean-Marc DAUL : Le chemin des Francs.

Gianfranco RAVASI : Abraham et le peuple de Dieu pèlerin.

Jacques JOMIER : Le grand pèlerinage musulman.

François LAGIRARDE : Pèlerinages et pèlerins en milieu bouddhique theravādin : l'exemple thaï.

Penser le pèlerinage : relecture d'une histoire _____

Humbert JACOMET : Pèlerin du Moyen Age et pèlerin d'aujourd'hui. Raison et déraison du pèlerinage.

Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD : Le renouveau du pèlerinage à l'heure de la Contre-Réforme.

Signet _____

Thomas ŠPIDLIK : De la prière du corps à la prière du cœur : l'oraison perpétuelle dans la spiritualité russe.

XXII, 4 - n° 132 juillet-août 1997

ISSN X-0338-781-X

220775

ISBN 2-907-21266-4



9 782907 212663

Couverture : Les disciples d'Emmaüs et le Christ représenté en pèlerin de Saint-Jacques. Bas relief roman de l'abbaye Santo Domingo de Silos (Espagne). © Dagli Orti.

Le numéro : 65 F.

COMMUNIO

REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE



LE PÈLERINAGE